



OKAVANGO

Le fleuve qui jamais
n'atteint la mer

L'Okavango ne connaît pas l'océan. Au lieu de se jeter dans la mer comme n'importe quel autre fleuve digne de ce nom, ses eaux viennent mourir dans les sables brûlants du Kalahari. Une oasis au milieu de nulle part. Un feu d'artifice pour la faune. Et l'un des derniers grands refuges des éléphants africains.

Par Nicolas Pion - Photos Christophe Courteau

Vivre avec les éléphants

Depuis 2001, l'association Living with Elephants invite les enfants de l'Okavango à rencontrer des éléphants « apprivoisés ». L'objectif est de sensibiliser à la nature, en dépassant le conflit historique avec les pachydermes. Julien Marchais, ingénieur écologue et guide naturaliste, est cofondateur et coordinateur du programme « Enfants et éléphants du delta de l'Okavango ». *Terre sauvage* l'a interviewé.



J. Marchais

Terre sauvage : Quelle est l'origine du projet d'éducation « Enfants et éléphants du delta de l'Okavango » ?

Julien Marchais : Au début, c'était un rêve de Douglas et Sandi Groves, fondateurs de Living with Elephants. Ils travaillent dans le tourisme

haut de gamme de l'Okavango et souhaitaient offrir aux enfants de la région la possibilité de découvrir le patrimoine naturel et d'approcher leurs trois éléphants : Jabu, le mâle, et Thembi et Morula, les deux femelles, orphelins des campagnes d'abattage qui ont eu lieu en Afrique du Sud et au Zimbabwe il y a une trentaine d'années.

Pourquoi s'adresser aux enfants ?

D'abord, je pense que *via* les enfants, on touche aussi très efficacement les parents. Ensuite, l'intérêt est double. Pour les enfants des petits villages agricoles en lisière du delta, il s'agit de dédramatiser le conflit hommes-éléphants. Animaux paisibles, les éléphants viennent parfois se nourrir dans les cultures. Malgré leur appétit et leur taille, ils prélèvent en moyenne moins que les porcs-épics et les singes, mais ils sont plus impressionnants et potentiellement dangereux. Pour cette raison, les paysans et leurs enfants ne les apprécient pas, à nous de leur en offrir une vision plus positive. L'intérêt est

différent pour les enfants de la commune de Maun : ils ne connaissent pas les espaces sauvages du delta alors qu'ils vivent à quelques dizaines de kilomètres. Autant que je le sache, il n'existe pas d'étude statistique sur le sujet, mais je pense que le pourcentage d'enfants ayant vu un éléphant « en vrai » est plus important en Europe qu'en Afrique.

Cela semble difficile à croire !

Aujourd'hui, la majorité de la population est citadine. Le Botswana est l'un des pays les plus riches d'Afrique, mais les moyens sont limités : rares sont les familles qui peuvent s'offrir des vacances, et peu d'écoles ont les moyens d'emmener leurs élèves en classes nature. À la différence de l'Europe, il n'y a pas de parcs zoologiques. Ainsi, parmi les enfants que nous recevons, peu d'entre eux ont déjà vu un éléphant en vrai.

Comment se déroulent les séjours en camp de brousse ?

Il faut l'imaginer comme une classe nature. Soutenue à l'origine par des mécènes anglais, français et américains, elle est désormais financée par une compagnie d'écotourisme. Durant tout un week-end, nous emmenons dix enfants dans un camp de brousse. Ils sont accompagnés soit par l'enseignant responsable du club nature de l'école, soit, dans le cas d'enfants non-scolarisés, par un jeune adulte du village. Au programme : découverte de la faune et de la flore, jeux éducatifs d'initiation à l'écologie et à la protection de l'environnement.

En quoi consistent ces jeux éducatifs ?

Nous jouons d'abord sur l'idée du réseau écologique. Les enfants sont invités à prendre la place d'une espèce animale ou végétale. Ils identifient un lien, matérialisé par une corde, entre eux et les espèces déjà présentes dans le réseau. En tirant sur la corde, ils ressentent les connections et comprennent que, si une espèce disparaît, tout l'écosystème peut être déséquilibré. Ensuite, ils doivent s'imaginer à la place des éléphants et remplir leurs besoins vitaux : se nourrir, boire, s'abriter. Les mêmes que les nôtres ! À leur retour en classe, les enfants reproduisent ces jeux avec leurs camarades, que nous ne pouvons tous emmener. Le point d'orgue du week-end est, bien sûr, la rencontre avec les éléphants de la fondation.

Les enfants ont-ils une appréhension en voyant les éléphants ?

Ils sont aussi souriants après deux heures de rencontre que pétrifiés au début ! Mais par l'entremise du dresseur, ils prennent le temps de les approcher en toute sécurité, de les caresser. Les éléphants sont très curieux. Leur trompe renifle les mains, les visages, ils s'amuse à attraper un chapeau... C'est un moment très fort, créateur de liens. J'ai souvenir d'un enfant handicapé moteur, avec qui la rencontre avait été particulièrement émouvante. La force de ce programme est aussi sa faiblesse : ces animaux ne sont pas sauvages. Un autre jeu explique le comportement à adopter dans la nature : rester à distance des éléphants, s'écarter du passage sans paniquer.

Quel bilan tirez-vous de votre action ?

Nous recevons 250 enfants chaque année. On plante une graine et on la verra fleurir dans dix ou quinze ans, quand ils seront adultes. Nous sommes encouragés par des retours satisfaisants de la famille, des professeurs qui y trouvent un com-



Les enfants de la région ont souvent une perception négative des éléphants. En apprenant à les connaître, ils penseront sûrement, plus tard, à les protéger.

J. Marchais

plément pratique à leur enseignement, et des enfants eux-mêmes, qui sont manifestement touchés. Nous espérons qu'ils deviendront fiers de leur patrimoine naturel, au point de se l'approprier pour mieux le protéger. Ils découvrent aussi les possibilités de carrière dans l'écotourisme, encore largement tenu par des capitaux étrangers. Que les Botswanais profitent eux-mêmes de l'écotourisme est un défi national, que nous soutenons. Enfin, nous pensons que la relation entre les hommes et les éléphants s'améliore.

Selon vous, est-elle révélatrice du rapport entre l'homme et la nature ?

Dans la biodiversité, l'éléphant est une montagne : c'est le premier animal qui va entrer en compétition avec l'homme à cause de ses besoins écologiques, le premier avec lequel il faut apprendre à partager l'espace. Sur le continent africain, l'éléphant est omniprésent, c'est donc l'espèce la plus symbolique du rapport homme-nature.

Un mélange d'attraction et de répulsion, en quelque sorte.

En effet. Une étude de l'Okavango Management Plan révèle que, pour les habitants du delta, le problème numéro un est le conflit avec les éléphants. Un tel constat dans ce sanctuaire de la vie sauvage est, pour moi, un signal d'alarme fort. Si le problème se pose ici, qu'en est-il dans les autres régions africaines, où l'état des espaces naturels est bien plus préoccupant ? Voilà la raison d'être de l'association : apprendre à vivre ensemble. Au fil de son histoire, l'humanité a plutôt cherché à s'affranchir d'une nature sauvage, perçue comme dangereuse. On est maintenant arrivé à un tel degré de développement que nous avons les moyens de vivre confortablement sans oublier le lien avec la nature car, à long terme, elle est l'unique garante de notre survie.

En savoir plus : [www.deselephantsetdeshommes.org/assoc.html]; [www.livingwithelephants.org].

